

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 9

Artikel: Quelques réflexions sur la graphologie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de l'honneur des femmes, de toutes les considérations qui devraient les arrêter, uniquement pour gagner leur cause.

Quand ils sortent de là, après s'être injuriés, ils se regardent en riant et ils échangent une poignée de mains. Les clients qu'ils viennent de traîner dans la boue sont oubliés. C'est le métier qui veut ça. Comme si le barreau devait être un métier, comme si la profession d'interpréter la loi et de faire triompher la justice n'était pas la plus noble et la plus haute!

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces attaques aux personnes, c'est leur contre-coup sur l'opinion. Tel honnête homme sali par une plaidoirie qu'ont reproduite toutes les gazettes, telle honnête femme réduite à baisser la tête, se justifieront-ils jamais auprès de tous ceux qui ont entendu la plaidoirie ou qui l'ont lue? La méchanceté humaine est là, dont le dernier mot sera toujours: «Il fallait bien tout de même qu'il y eût quelque chose.»

Le plus souvent, les avocats n'inventent pas la calomnie de toutes pièces, mais, par l'interprétation d'un fait, par la signification qu'ils donnent à une parole, ils calomnient quand même!

Et, après avoir calomnié, ces honnêtes gens, car ils sont honnêtes dans le privé, rentrent chez eux, embrassent leur femme, jouent avec leurs enfants, passent au coin du feu une soirée heureuse, sans même penser que, dans un autre logis, il y a des rougeurs et des larmes!...

Il serait grand temps que l'opinion se prononçât d'une manière plus éclatante, qu'au besoin la loi vint en aide à l'opinion, pour mettre un terme à ces abus de la parole, contre lesquels la lâcheté de l'habitude empêche trop souvent les honnêtes gens victimes de protester!»

Quelques réflexions sur la graphologie.

La graphologie est une question très à la mode du jour, et fort cultivée par certaines personnes qui en font malheureusement leur gagne-pain. Vous savez parfaitement qu'il n'y a là rien de mystérieux ou de cabalistique. C'est tout simplement une bonne petite science d'observation.

Avez-vous remarqué, par exemple, la différence qui existe entre l'écriture de votre père et celle de votre mère? La première sera plus rude, moins inclinée, tandis que la seconde sera fine, pâle et aura plus de déliés.

Nous avons tous au moins deux écritures, l'une cursive et l'autre appliquée, que nous employons pour nos lettres de circonstances.

Sur laquelle de ces écritures faudrait-il faire nos observations?... Eh bien,

il faut prendre l'écriture courante, qu'on emploie sans pose, avec abandon, lorsqu'on écrit à un parent ou à un ami.

Ah! prenez garde, mesdames et messieurs, à qui votre correspondance s'adresse. Si elle tombe entre les mains d'un de ces enragés graphologues, vous serez joliment mutilés! Toutes vos lettres seront minutieusement étudiées, chaque mot pesé, scruté, retourné comme le champ de La Fontaine, avec cette différence qu'au lieu de rapporter un trésor, on aura fait de vous un portrait plus ou moins ressemblant, et probablement qu'un jugement peu favorable sera porté sur votre caractère.

Vos *a* ou vos *g* sont-ils bien fermés, vous manquez de franchise; trop ouverts, c'est du laisser-aller, de la négligence.

Vos *M* majuscules ont-elles les deux jambages de même hauteur, vous êtes vulgaire. Le premier jambage est-il plus haut que le second, vous avez des goûts raffinés, aristocratiques. Avez-vous mâché la moitié de vos mots, vous êtes plein d'esprit, d'originalité. Votre encre est-elle pâteuse, votre bec de plume large et tendre, il est clair que votre écriture n'aura rien d'aérien et que vos points comme vos accents seront lourds. Dans ce cas, vous serez considéré comme un esprit commun, matériel. On ira même jusqu'à vous accuser de brutalité si vous accentuez la barre de vos *t*.

Ce n'est pas tout. Ne mettez jamais de point sur vos *j*, ce serait une minutie.

Je pourrais continuer sur ce thème encore longtemps; mais mon but n'est point de dénigrer une science qui est aussi pratiquée par plusieurs hommes de talent. Je voudrais simplement mettre mes lecteurs en garde contre ces gens qui font de la graphologie un métier, comme je l'ai dit plus haut.

De pauvres ouvriers, croyant avoir affaire à des diseurs de bonne aventure, vont verser dans la bourse de plus riches qu'eux une partie de leurs économies.

Là n'est pas encore tout le mal; mais j'ai vu des exemples frappants de brouille entre parents et amis, autrefois intimement unis, parce qu'ils avaient cru démêler dans l'écriture des uns et des autres des signes graphologiques de fausseté, de ruse, de légèreté, etc.

Croyez-moi, jugez plutôt votre prochain par vos propres sentiments, votre expérience, et soyez un peu physionomiste. Il n'est pas nécessaire de recourir à un étranger pour connaître les défauts et les qualités de vos parents, de vos amis et de tous ceux que vous aimez.

Si pour une question d'intérêt commercial, une association, par exemple, vous jugiez nécessaire de vous rensei-

gner sur le caractère, les goûts, les aptitudes de telle ou telle personne, eh bien, adressez-vous à la source même, à des professeurs qui ont étudié à fond la graphologie, car on ne saurait être trop circonspect lorsqu'il s'agit de questions si délicates.

★

Vilhies et novallès mésourès.

Oreindrâi qu'on a bin accoutemâ lè mésourès d'ora, et qu'on est bin ao fé, tsacon sâ s'ein teri; mâ dâo coumeincémeint, cein n'allâvè pas tant châ; et clliâo quilo, cé litre, cé mètre, clliâo z'arpents et clliâo stères, époairivont lè dzeins; kâ jamé on avâi oïu dâi mots dinsé; c'étâi pi què dè l'allemand, et quand on no desâi que y'avâi onco dâi grames, dâi déci, dâi z'âres et dâi centimètres, eh! à Dieu mè reindo! c'étâi l'abominachon dè la désolachon, et lè vilhio ariont volliu mourri po ne pas ètrè d'obedzi d'appreindrè cé terratchu. Assebin a-t-on teimpetà! Coumeint se lè sètâi, lè pots et lè quartettès n'étiènt pas bin coumoudo! Ao mein on savâi diéro on poivè bâirè, et cé tsandzémeint n'arâi pas met à l'affront noutron bravo syndiquo on dzo que l'étâi z'u pè Mordze et que va avoué on ami bâirè on verro à ne n'a pinta. Tapé su la tralbia, et quand lo carbatier lâo vint démandâ cein que faut servi, lo syndiquo, que volliâvè cein que reimpliacivè lo demi-pot et que ne volliâvè pas que sâi de dè ne pas cognâitrè lè novallès mésourès, repond :

— Apportez nou voi toujou un hettolitre pou commencer.

Et la livra et lè z'oncès! et la tâisa, lo pi, l'ovrà, lo moulo! Et l'auna, que lo bré fasâi la demi! Faillâi tot cein mettrè ao rebu. Vo dio! on ein étâi eingrindzi.

Quand l'ont z'u décidâ qu'on allâvè avâi clliâo novallès mésourès, l'ont laissi lè dzeins sè servi onco dâi vilhies tandi cauquies teims; mâ du on certain bounan, harte-lâ! lè mâ dâi z'ébalancès, lè quartérons, lè botolhies d'on pot scellâies, lo pi, l'auna, tot cein dévessâi ètrè met ao vilhio fai, et l'étâi défeindu dè s'ein servi bin mé, que cein a met dein onna rude cousin onna bráva fenna dâi z'einverons dè Mâodon.

Se n'hommo avâi dè la paille à veindrè, et sè peinsâvè dè la gardâ tant qu'ao sailli-frou, iò le sè veind on pou pe tchai, mâ sa fenna n'étâi pas d'avi, et le lo pressâvè po la menâ à Mâodon, ao martsi.

— Porquie la menâ ora, se fâ à sa fenna? y'ein vu mé teri après Paquies.

— Ne dio pas! mâ ne sâ-tou pas que du lo bounan faut tot veindrè avoué lè novallès mésourès?

— Oï, et pi après?

— Eh bin, et pi après! tè faut tè dé-